HAL
open science

La fête, un instrument de reconquête des cœurs d'îlots

Valérie Lebois

To cite this version:

Valérie Lebois. La fête, un instrument de reconquête des cœurs d'îlots. Ambiances in action / Ambiances en acte(s) - International Congress on Ambiances, Montreal 2012, Sep 2012, Montreal, Canada. pp.397-402. halshs-00745971

HAL Id: halshs-00745971

https://shs.hal.science/halshs-00745971

Submitted on 26 Oct 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La fête, un instrument de reconquête des cœurs d'îlots

Valérie LEBOIS

ACS, Graduate School of Architecture of Paris-Malaquais, France
valerie.lebois@free.fr

Abstract. *This article deals with observations of neighbors' parties within contemporary residential buildings to Paris. These meeting constitute one extraordinary moment for inhabitants. It's possible for them to derogate from the daily rules and to explore possibilities of collective spaces. Each meeting reveals the ambiantal potential at the same time as it proposes a particular exploitation of it. The variation of distinct ambiances is read like as many manners of integrating the plural characteristics of a social group and of reinventing the conditions to live together.*

Keywords: habitat, collective spaces, neighbors, spatial perception, sociability

Certains projets d'habitat collectif contemporains font la part belle aux espaces à partager : cour au traitement soigné, jardin paysagé, passage sous treille… Aussi sommes-nous toujours curieux de découvrir le rôle joué par ces lieux dans la vie des habitants et le fonctionnement de la collectivité. En s'attaquant à ce sujet, il y a cependant le danger d'être rattrapée par deux positions extrêmes : attribuer d'emblée à ces lieux une ambition sociale en y projetant une sorte d'idéal communautaire, ou au contraire conclure définitivement à leur incompatibilité avec les modes de sociabilité de la vie moderne en insistant sur leur incapacité à fédérer. Pour sortir de cette impasse, il m'a semblé important de ne pas m'attacher plus à l'espace qu'aux pratiques, ou plus aux pratiques qu'à l'espace, mais bien de comprendre leurs interdépendances. Autrement dit, ne pas considérer ces espaces communs comme un *cadre* (soit inducteur, soit décorum), mais plutôt comme une *matière* perceptible, singulière, plus ou moins malléable, appropriable, manipulable par chacun et par tous.
En privilégiant une approche contextualisée et incarnée des lieux, j'ai cherché à m'interroger sur le rapport corporel, sensitif qu'entretiennent les individus avec un environnement aussi familier que celui de leur habitat. Un travail de terrain[1] effectué dans la longue durée sur une dizaine de groupes d'habitat collectif à Paris[2] m'a permis de saisir, avec précision, les qualités associées à un espace donné, les opportunités offertes et les différents types d'occupations qui y prennent place. Si mon attention s'est tout d'abord portée sur les activités ordinaires des habitants, comme les traversées quotidiennes pour rentrer et sortir de chez soi, mon immersion m'a permis de repérer des activités plus singulières : les fêtes de voisinage. Grâce à leur observation attentive et répétée, j'ai réalisé à quel point ces événements étaient, à plusieurs titres, de formidables *révélateurs*. Premièrement révélateurs de la potentialité des lieux, ce qui nous intéresse particulièrement ici. En effet, comme je le montrerai, les lieux de la fête ne sont pas choisis au hasard. Deuxièmement révélateurs des rapports de force avec l'autorité gérante, car la fête est souvent le signe d'une reconquête des espaces collectifs par les habitants. Et troisièmement révélateurs de la structure sociale de la population résidente à travers le profil des personnes investies dans leur organisation.

---

1. Il est l'objet de ma thèse de doctorat soutenue en janvier 2010.
2. Il s'agit principalement d'opérations de logements sociaux, construites à la fin des années 1990, implantées sur des petites et moyennes parcelles (entre 500 m^2 et 1.000 m^2), comprenant entre 20 et 300 logements. Géographiquement elles sont surtout situées dans les quartiers de l'Est parisien et du Sud.

Je m'attarderai moins sur ce dernier point et traiterai dans cet article des deux premiers aspects.

La fête, une clef de lecture socio-spatiale

La fête de voisinage peut sembler anecdotique ou relever d'un phénomène de mode lié à certaines injonctions de la société civile[3]. Bref ne pas constituer un sujet suffisamment sérieux pour le chercheur. Pourtant, à y regarder de près, il s'agit d'un phénomène ni isolé, ni univoque. Je l'ai observé dans la plupart des ensembles d'habitation étudiés, et ce dans une variété de formes, de motifs et de significations. De plus on ne peut pas dire que le contexte de verrouillage qui pèse sur les pratiques des espaces en cœur d'îlot leur soit favorable. Les bailleurs sociaux, dans leur très grande majorité, redoutent la gestion des espaces collectifs, qui sont pour eux potentiellement des lieux conflictuels, sources de désordre à la fois matériel (dégradations) et moral (comportements déviants). C'est pourquoi ils expriment une forte volonté de contrôle qui se traduit par un investissement de moyens, humains et techniques, visant la canalisation des pratiques. Le cadre strict de la réglementation comme le renforcement des systèmes d'accès ou la fermeture de tout espace extérieur non-distributif font partie de ces formes d'interdiction qui visent à limiter l'occupation des parties communes pour les réduire à une seule fonction de circulation. En cela l'organisation d'une fête dans ces espaces semble relever du tour de force pour les habitants. Elle nécessite en effet d'assumer une certaine forme de désobéissance envers l'autorité gérante. Aussi l'acte de la fête ne peut pas être considéré comme un acte anodin.

La fête a d'ailleurs toujours représenté un sujet d'intérêt pour les sciences humaines (Durkheim, Freud, Mauss, Van Gennep, Duvignaud…). Cependant son étude dans nos sociétés urbaines contemporaines semblait avoir perdu de sa pertinence du fait de l'altération de ses racines folkloriques. Or ces dernières années marquent un regain d'intérêt pour l'événement festif. Il tient notamment à une réhabilitation et à une relecture par les sciences sociales de la notion d'« événement » (Bensa & Fassin, 2003). Aussi, pour certains chercheurs, le parti pris de concentrer un dispositif de recherche sur un événement festif est considéré comme une manière novatrice d'approcher la question des liens sociaux dans des situations urbaines complexes (Di Méo, 2001 ; Salzbrunn, 2010). Dans cette démarche, la fête est surtout analysée comme la construction d'un espace de négociation, un instrument de la démocratie locale qui reflète des processus de transformation politiques, économiques, sociaux et culturels. Pour d'autres, elle représente, par son expressivité, l'opportunité d'approfondir la connaissance des divers composants qui interviennent dans la construction d'une ambiance et la manière dont ils s'articulent (Torgue, 2004 ; Romieu, 2009). La fête est dans ce cas considérée comme un contexte intersubjectif et intercorporel puissant qui explicite l'inscription spatiale des dimensions sensorielle et affective.

Mon enquête de terrain a été influencée par ces deux types d'approches dans la mesure où j'ai cherché à comprendre comment la fête allie, dans le même temps, une exploration des lieux à une exploration des liens sociaux. Mon attention s'est donc portée sur la mise en espace de la fête. Quels critères président au choix du lieu ? Comment est-il délimité, agencé ? Comment est-il occupé ? J'ai également été attentive aux motivations et significations attribuées à la fête. En quoi l'exploration des lieux participe-t-elle à la définition et à la construction d'un vécu collectif ? En sachant que les fêtes ne sont pas encouragées par le règlement, que signifie le passage à l'acte ? Quels messages sous-tend la prise de possession,

---

3. Je fais notamment référence à la manifestation Immeubles en fête *lancée en 1999 par Atanase Périfan et l'association* Paris d'Amis *dans le 17e arrondissement de Paris. Au fil des années, ce mouvement est de plus en plus relayé par toutes sortes d'institutions, mairies, associations, et mobilise toujours plus de médias.*

même ponctuelle, des lieux collectifs ? Quels nouveaux rapports la réalisation de ces fêtes instaurent-elles avec l'autorité gérante ?

Faire vibrer les lieux. Le rôle de la transgression

Les cœurs d'îlots sont souvent considérés comme des lieux qui *« font du bruit »* du fait de leur périmètre restreint, ceinturé par le bâti. C'est pourquoi, en temps ordinaire, le bruit est redouté, limité, voire proscrit par l'autorité gérante même si, comme on le sait, chacun interprète ce qui fait du « bruit » à sa manière. Or les rassemblements conviviaux représentent des temps où les habitants s'autorisent ensemble à faire du bruit. Cela se manifeste par le brouhaha des conversations mais aussi à travers les activités des enfants. L'occupation « bruyante » est à la fois synonyme d'une liberté d'action retrouvée ayant valeur de reconquête. Elle marque aussi une expérimentation intensive des qualités acoustiques des lieux permettant de jauger collectivement de leur potentiel pour un usage plus quotidien.

La liberté d'action vaut surtout pour les enfants, qui profitent de ces temps festifs pour sortir les jeux habituellement interdits, de préférence des jeux expansifs et sonores. Par exemple, dans l'opération de la rue du Tage où j'ai enquêté, les enfants ont la liberté d'occuper toute la surface de la place pavée désertée par les adultes, qui sont allés s'installer dans l'espace plus circonscrit qu'est le patio mitoyen. Sans plus d'obstacles, la place ressemble très vite à l'ambiance d'une cour de récréation. Le sol pavé constitue un instrument de modulation sonore du lieu avec lequel jouent les enfants à l'aide de voitures à roulette, mais aussi avec les résonances d'un ballon en dur qu'ils frappent tantôt sur le pavé, tantôt sur les murs de la cour. Il y aussi ceux qui sautent, courent, crient[4]. Leur manière de vivre le rapport au lieu est en effet très corporelle. Pour le coup, leur appareil sensori-moteur est vraiment à la fête. C'est d'ailleurs ce qui réjouit certains parents, qui voient enfin leurs enfants profiter du bénéfice de ces espaces ordinairement interdits. Ces parenthèses festives servent ainsi à évacuer la frustration accumulée durant l'année. Elles jouent un rôle de soupape, de régulation. Il est vrai que la plupart des parents et des nourrices aimeraient voir ces espaces de proximité facilement contrôlables, prendre pour leurs enfants le relais d'espaces publics jugés moins accessibles et plus risqués. Je remarque d'ailleurs, que dans plusieurs opérations, la configuration des fêtes évolue d'année en année pour mieux prendre en compte le besoin de défoulement des enfants. Dans les dernières éditions de la fête de la rue du Tage, le choix de l'organisation laissait ainsi distinctement percevoir d'un côté l'espace des adultes plus statique, plus contracté, plus calme, facilitant les échanges, et de l'autre celui des enfants, plus mouvementé, plus dilaté et plus bruyant. C'est comme si l'organisation spatiale se perfectionnait en prenant en compte, avec l'expérience, les différentes ambiances nécessaires à la réussite de ces rencontres. Si dans le fonctionnement quotidien cette question des usages différenciés reste problématique et tend à ne pas trouver de réponses, si ce n'est celle de l'interdiction générale, l'organisation des fêtes montre sur le temps long des tentatives d'adaptation. Des solutions sont recherchées en fonction des possibilités spatiales dans le but de trouver une place adéquate aux enfants, de telle manière qu'ils ne perturbent pas la rencontre entre adultes et qu'ils puissent user à leur manière de l'espace.

L'occupation sonore produite par la fête est aussi l'occasion de révéler de manière plus intense les problèmes acoustiques que soulève déjà la configuration de l'opération dans le quotidien. Dans l'opération de la rue du Dahomey, si la fête est l'occasion de regretter l'inoccupation de la petite place creusée dans un angle du passage équipée de deux bancs le

---

4. « Lorsque des enfants dans une cour d'immeuble se situent dans une zone particulièrement réverbérante, ils renforcent ainsi la solidarité et la dynamique de leurs relations interpersonnelles ; mais en communiquant leurs jeux au voisinage, ils éprouvent également une jubilation à se savoir entendus… et à bien s'entendre. » (Delétré, 1995)

restant de l'année, elle est aussi l'occasion de se rappeler qu'elle est *« très bruyante »*. Les actions sonores des personnes en présence fonctionnent comme des révélateurs de la configuration spatiale du site (Thibaud, 2000). Aussi les habitants retiennent de cet événement que, malgré un aménagement *a priori* conçu pour cela (configuration en amphithéâtre, bancs), la place ne peut supporter le reste du temps un élargissement d'activités sans générer des nuisances sonores intolérables. À l'inverse, dans certaines opérations, la fête est l'occasion de fixer les conditions à partir desquelles la perpétuation de certaines activités serait acceptable au quotidien. Ainsi, rue du Tage, des habitants ont décidé, suite à une fête, de faire la demande auprès du bailleur de l'installation de bancs (qu'ils n'ont pas obtenue) pour permettre d'*« investir davantage la cour »* tout en projetant de *« limiter les jeux à des heures définies »*. Ils ont montré par là la volonté de mettre en place sur la longue durée une occupation plus intensive des espaces collectifs.

Les habitants découvrent en effet pendant la fête des pratiques qu'ils ne font pas d'ordinaire dans ces lieux, comme celles de s'asseoir, laisser et regarder les enfants jouer. La fête agit ici en révélateur et participe à étendre les possibilités d'usages au quotidien. C'est notamment pendant ce temps d'expérimentation donné par la fête que les habitants peuvent réfléchir à une occupation concertée des lieux, en établir les limites, notamment du point de vue des contraintes posées (résonance notamment), évaluer les espaces qui se prêtent à telle activité et en établir les règles. D'autant que la fête représente un élan collectif suffisamment important pour décider certaines évolutions et envisager une meilleure exploitation des lieux, allant souvent à l'encontre de l'autorité gérante. La prise de possession des lieux qui se fait au moment de la fête s'accompagne ainsi souvent d'une volonté de se défaire de la tutelle de la société de gestion et de lui opposer une sorte de contre-pouvoir qui ne la laisse plus seul maître du fonctionnement des parties communes. Les fêtes sont alors une manière de montrer une capacité d'auto-organisation du groupe et légitiment par là même l'appropriation collective des espaces communs.

Diversifier les lieux de la fête. L'enjeu de l'intégration

J'ai pu constater que, dans certains groupes d'habitation, plusieurs types de fête peuvent se dérouler sur une même année, faisant intervenir un choix spatial chaque fois différent. Ces changements de lieux contribuent à donner aux fêtes un caractère et une spécificité propres. Les organisateurs semblent alors jouer des possibilités spatiales qu'ils perçoivent pour renouveler les thématiques des fêtes, étendre leur saisonnalité, cibler le public, moduler leur accessibilité. En cela, disposer de lieux qui permettent de faire varier la portée visuelle et sonore de l'événement semble déterminant pour décliner les motifs de la fête.

Cette recherche de variations s'observe très distinctement dans l'opération de l'avenue de Clichy, qui se caractérise architecturalement par une succession d'espaces à ciel ouvert (une vaste cour minérale, un passage sous treille le long d'un terrain de sport, un grand et un petit jardins plantés), ainsi qu'un programme mixte de logements (sociaux, très sociaux et privés) gérés par deux gardiens (pour le social) et deux syndics (pour le privé). Ce sont les gardiens qui, sur ce site, organisent les fêtes. Celles-ci se présentent comme autant de réponses aux différentes préoccupations que génère pour ces agents de proximité la mixité sociale de l'opération. Aussi choisissent-ils d'organiser la Fête de la musique dans un endroit central et visuellement ouvert sur le quartier, avec l'objectif de faire venir le plus possible d'habitants du site alors que, pour la Fête des voisins, ils optent pour un endroit plus confidentiel, en retrait du domaine public, privilégiant le contact avec les locataires de leur bâtiment (fig. 1). De plus ces fêtes se différencient par leur installation plus ou moins théâtralisée et leur sonorisation plus ou moins prégnante. Pour la Fête de la musique, un grand barnum décoré de fanions est installé, avec d'un côté un barbecue géant, et de l'autre une table de mixage et deux amplis sur pied diffusant sur toute la durée de la fête une musique d'une intensité élevée. L'ensemble de cette disposition favorise le rayonnement visuel et

sonore de la fête au sein de l'opération, puisque le lieu choisi est le seul qui soit commun aux trois entités du site (logements sociaux, très sociaux et copropriétés). Il y a aussi dans cette installation le désir de s'inscrire dans une communion d'ambiances avec les territoires voisins, d'être en harmonie avec la ville, qui festoie elle aussi au rythme de la Fête de la musique tout en affirmant la propre singularité de son territoire et des personnes qui y ont accès. Le sonore est en effet particulièrement performant pour mettre à l'épreuve les limites visuelles de l'espace construit (Thibaud, 2000). De plus la fête prend avec cette dimension musicale beaucoup plus de poids, elle s'impose véritablement dans l'espace. Il y a donc une injonction forte à venir faire la fête. Cela suppose que les organisateurs s'appuient en amont sur une adhésion collective suffisamment grande pour que l'événement ne soit pas vécu comme une gêne, voire rejeté. D'ailleurs pour les gardiens cette fête représente un cap supplémentaire dans leur investissement et les responsabilités qu'ils prêtent à leur fonction. Ils revendiquent une certaine fierté à avoir organisé une fête aux allures quasi professionnelles. Se trouvent ainsi mises en jeu dans cet événement leur identité professionnelle ainsi que leur emprise sur la vie sociale du site. Pour la Fête des voisins, leur organisation est beaucoup plus simple et discrète. C'est l'atmosphère végétale et englobante du jardin insoupçonnable depuis la rue qui est retenue. Le jardin ne bénéficie pas sur le site de la même visibilité que la place minérale. Il n'entretient pas de contact visuel avec l'ensemble des entités (en particulier avec la copropriété située à l'entrée de l'avenue de Clichy) et il n'est pas directement relié avec l'espace public. Pour cette fête, les gardiens expriment davantage le souci d'être tranquilles avec leurs locataires. Si la musique est présente *via* un poste portatif posé sur une table, il s'agit davantage d'une présence musicale que d'une immersion sonore comme pour la Fête de la musique. La volonté de rayonnement est donc par ce choix beaucoup plus restreinte que pour la Fête de la musique.

Figure 1. Grande place minérale pour la fête de la musique / jardin enveloppant pour la Fête des voisins

Ces observations nous amènent à penser qu'à travers les variations de rayonnement se jouent des préoccupations liées à l'intégration. D'abord en interne, où l'intégration se pose vis-à-vis d'une diversité des statuts d'habitants, mais aussi vis-à-vis de certaines catégories de la population tels que les enfants ou les nouveaux-arrivants, puis en externe où se joue le positionnement du groupe d'habitation dans un contexte élargi. Pour reprendre mon exemple, les gardiens de l'avenue de Clichy souhaitent toucher, grâce à la centralité et à la porosité du lieu choisi pour la Fête de la musique, les habitants des immeubles qui ne sont pas sous leur responsabilité, mais qui appartiennent au site. Ils cherchent ainsi à étendre leur influence en ouvrant la fête. Au contraire, pour la Fête des voisins, leur volonté est de circonscrire l'événement. Ils cherchent davantage dans ce cas à consolider, voire renforcer les liens de proximité entre les locataires en se tournant vers des lieux favorisant l'entre-soi. Dans d'autres opérations, la pluralité spatiale peut permettre à plusieurs catégories d'organisateurs de se différencier les uns des autres et d'inscrire des stratégies et des moti-

vations qui leur sont propres. On observe d'ailleurs que, dans les cas où gardiens et habitants sont tour à tour organisateurs, leurs choix de configuration ne sont pas les mêmes.
Repérer, tâtonner, investir, comparer, différencier, associer sont les opérations auxquelles se livrent les individus pour décider du choix d'une installation festive. Autant d'interventions qui amènent les habitants à mettre à l'épreuve les qualités des lieux et à en tirer profit. En cela les fêtes mettent clairement en évidence le travail de configuration réciproque de l'espace et des pratiques. Il y a un effet-loupe sur ces situations, qui rend lisible des relations plus difficiles à déceler dans la vie de tous les jours. Sous ce jour, ces espaces en cœur d'îlot représentent pour les habitants une réserve d'espace, un lieu stratégique d'investissement par rapport aux autres lieux urbains.

Références

Bensa A., Fassin E. (2002), Les sciences sociales face à l'événement, *Terrain*, n° 38, pp. 5-20

Di Méo G. (2001), Le sens géographique des fêtes, *Annales de géographie*, n° 622, pp. 624-646.

Delétré J.-J. (1995), Créneau, *in* J.-F. Augoyard, Torgue H. (dir.), *À l'écoute de l'environnement. Répertoire des effets sonores*, Marseille, Parenthèses, pp. 46-51.

Lebois V. (2010), *Les ressources des espaces intermédiaires. Analyse socio-spatiale dans l'habitat collectif contemporain parisien*, Thèse de doctorat dirigée par Monique Eleb, Université Paris 8

Romieu P. (2009), *L'expérience sonore des ambiances festives*, Thèse de doctorat dirigée par Jean-François Augoyard, Université de Grenoble

Salzbrunn M. (2010), Faire et défaire le voisinage : les fêtes de quartier comme reflet des relations sociales et culturelles, *in* Rainhorn J. & Terrier D. (dir.), *Étranges voisins. Altérité et relations de proximité dans la ville depuis le XVIII*e *siècle*, Rennes, PUR, pp. 133-147

Thibaud J.-P. (2000), Contextualisations sensibles de la ville, *in* Leroux M. & Thibaud J.-P. (dir.), *Compositions sensibles de la ville*, Rapport de recherche CRESSON, pp. 101-120

Torgue H. (2004), Lorsque la fête se configure, *in* Amphoux P., Thibaud J.-P., Chelkoff G. (dir.), *Ambiances en débats*, Bernin, À la Croisée, pp. 235-251

Auteur

Psychosociologue, Docteur en Architecture, Valérie Lebois enseigne dans les Écoles d'architecture à Paris et à Strasbourg.